

11. L'espérance est relation et vocation

Dans le Psaume 21, le psalmiste dit à un moment donné : « Ne sois pas loin : l'angoisse est proche, je n'ai personne pour m'aider ! » (Ps 21, 12)

L'abandon est l'éloignement d'une présence en laquelle nous avons confiance, en laquelle nous espérons. L'abandon est une absence qui permet à l'angoisse d'envahir nos cœurs. C'est une expérience que chaque enfant fait dès sa naissance, et donc une expérience qui nous est constitutive, existentiellement et psychologiquement : il y a une présence qui, lorsqu'elle nous quitte, n'est pas remplacée par une autre présence mais par l'angoisse, par un sentiment mystérieux qui plonge le cœur dans le désespoir, dans l'espace où l'on ne peut avoir confiance en personne, où l'on ne peut espérer en personne : « l'angoisse est proche je n'ai personne pour m'aider ».

On pourrait étayer cette expérience avec mil passages de l'Écriture, avec les psaumes, les patriarches et les prophètes, avec Job, et puis aussi dans le Nouveau Testament avec l'expérience de saint Paul et des autres apôtres. Et aussi avec la vie de tous les saints. Mais tout se résume et se concentre dans l'angoisse du Fils de Dieu qui se sent abandonné par le Père.

Même lorsque Jésus s'écrie : « Père, entre tes mains je remets mon esprit » (Lc 23,46), on ne peut s'empêcher de penser que Jésus a lancé même ce cri, apparemment plein de paix, pour remettre son esprit en proie au désespoir humain entre les mains du Père. Quelques instants avant sa mort, quel autre esprit Jésus aurait-il pu remettre entre les mains de son Père que cet esprit submergé du sentiment d'abandon ?

Mais c'est précisément cela qui exprime l'espérance parfaite du Christ crucifié, l'espérance qui devient pour nous la rédemption de toutes nos angoisses et de toutes nos peurs, de tous nos désespoirs, tels que ceux décrits dans le psaume 68 : « Sauve-moi, mon Dieu : les eaux montent jusqu' à ma gorge ! J'enfonce dans la vase du gouffre, rien qui me retienne ; je descends dans l'abîme des eaux, le flot m'engloutit. Je m'épuise à crier, ma gorge brûle. Mes yeux se sont usés d'attendre mon Dieu. » (Ps 68, 2-4)

Le Psaume 68 n'est qu'un exemple de cette espérance qui, du fond de l'angoisse mortelle, s'élève comme un cri vers Dieu, vers un Dieu qui est « mon Dieu », c'est-à-dire un Dieu en relation personnelle avec nous. L'espérance est un cri qui n'a que Dieu comme salut.

Cela signifie que l'espérance n'est pas quelque chose d'abstrait, une vertu à exercer tout seul. *L'espérance est une relation*, c'est être tendu vers une étreinte, et c'est pourquoi l'espérance est pour nous un chemin.

Je vous ai dit que, pour moi, l'une des meilleures illustrations artistiques de l'espérance est le tableau « Les premiers pas » de van Gogh où l'on voit un enfant tenu debout par sa mère, qui, plein de joie, tend les bras vers son père qui l'attend à quelques mètres. Cette tension entre l'enfant et le père est précisément la tension dont l'espérance doit imprégner notre vie personnelle et communautaire. Il ne nous

est pas demandé de déjà savoir marcher, mais d'être tendus vers quelqu'un qui nous attend avec amour, même si nous tombons, même si nous traversons une vallée sombre ou une mer agitée.

C'est comme lorsque Jésus dit à Pierre : « Viens ! » pour l'inciter à faire ses « premiers pas » en marchant sur la mer, des pas sur l'eau qui symbolisent le chemin de « l'espérance contre toute espérance », de l'espérance impossible à laquelle Jésus-Christ appelle sans cesse les apôtres et toute l'Église (cf. Mt 14,29).

L'espérance semble imperceptible, il semble qu'elle ne joue pas un grand rôle dans la vie. Nous la concevons souvent comme une aspiration à l'au-delà qui saute par-dessus notre vie concrète, les circonstances que nous traversons. Or, c'est précisément en traversant la réalité quotidienne comme un courant électrique que l'espérance éclaire notre chemin et nous aide à marcher vers le Destin ultime et accompli de notre vie et du monde.

Pour nous, pour chaque baptisé, mais surtout pour les personnes consacrées, cette espérance n'est pas seulement nécessaire pour notre vocation, elle n'est pas seulement nécessaire pour vivre notre vocation : *l'espérance est notre vocation*. Comme l'écrit saint Paul aux Éphésiens : « Comme votre vocation vous a appelés à une seule espérance, de même il y a un seul Corps et un seul Esprit » (Ep 4,4).

C'est comme si nous étions doublement appelés à l'espérance : nous sommes appelés à l'espérance de notre vocation, appelé à l'espérance de notre appel. Qu'est-ce que cela signifie si ce n'est que l'espérance pour nous est précisément cette tension invisible mais puissante entre Dieu qui nous appelle et nous qui répondons, comme dans le tableau de van Gogh. Nous répondons à l'appel à l'espérance si, dans nos vies et celles de nos communautés, cette tension entre Dieu qui nous appelle et nous qui répondons devient de plus en plus dominante.

Dans le tableau de van Gogh, on dirait qu'entre le père qui tend les bras et l'enfant qui aspire à le rejoindre, il n'y a plus que cette tension entre eux pleine de confiance, d'amour, de désir, de joie. L'enfant ne veut pas marcher, il ne sait pas encore ce que marcher veut dire : il désire l'étreinte de son père, et cela le pousse à marcher. Mais justement, à cause de cette tension réciproque qui domine leurs cœurs, même toute la réalité qui les entoure, la terre, les plantes luxuriantes, la maison, les draps étendus sur la clôture, la brouette et la houe que le père a abandonnées pour se concentrer sur son enfant, le ciel et évidemment la mère qui soutient encore l'enfant mais qui le laisse aussi partir... tout a un sens, tout est beauté, tout est chargé de signification, parce que toute la réalité existe pour notre relation avec Dieu, toute la réalité existe pour que nous vivions notre tension pour aller vers les bras ouverts du Père : nous sommes faits pour Dieu, pour aller vers Lui.